

De sable et de vent

Jean-Pierre Depetris

2012-13

De sable et vent

De sable et de vent.....	1
Dans le calme du jour.....	3
Les heures creuses.....	4
Le plongeur des apparences.....	5
Les précurseurs.....	6
Le paradoxe.....	7
Le soupçon de l'extérieur.....	8
Au hasard des jours.....	9
L'Avaleur de sable.....	10
Vision.....	11
La source des certitudes.....	12
L'une après l'autre.....	13
Éclairage urbain.....	14
Le désordre du ciel.....	15
Prémonition du printemps.....	17
Poème à mâcher lentement.....	19
La voyante.....	20
La question.....	22
Horizons.....	23

Dans le calme du jour

Parfois

 dans le calme du jour
 quand chasse l'élégante araignée
 aux membres agiles comme les bras de Shiva
 quand les vagues croquent la digue
on aimerait entendre danser le soleil
 qui cache la Voie Lactée
entendre ses infinis reflets sur les verres
 mais ce ne sont que des façons de parler
 de dire la puissante lenteur des jours
 qui ébranlent la terre comme des pas comptés
on aimerait danser sur la corne du jour
 comme des cailloux blancs que les roches effacent
 ou le reflet des fleurs au cœur des pierres
 des diamants pas taillés
 ou des mots soufflés dans le silence
 dans le vide puissant
 dans le calme du jour creusé comme une corne
 dans le souffle des taureaux
 ou l'hésitante fureur du vent
 la nervure des feuilles
 la cannelure des plumes
 la blancheur du papier que l'encre efface
 ou le lourd cartable des écoliers
quand ce n'est qu'une façon de parler pour prendre les devants du jour qui passe.

*Le 11 décembre 2012
À Francine*

Les heures creuses

La vespa du plaisir allait sur des routes de sable
Dormant debout dans le crépuscule hivernal
Puis les toits de tuiles cédèrent le pas aux toits d'ardoises.
De lourdes légendes disaient des cieux cendrés
Et les tables étaient dressées dans les restaurants de banlieue.
C'était l'heure peinarde où les routiers vont boire
Le cœur plein du vide de l'esprit
 Ces heures fraîches où les lézards se terrent entre les pierres
 Ces heures creuses comme les moyeux d'une roue
Et le soleil penchait incroyablement sur l'horizon
 Comme une moto dans un virage
 Comme un violon
Il penchait tant qu'on pouvait croire qu'il ne se redresserait plus.
J'avais appris très jeune à me méfier du temps qui passe
Mais qui se garde bien de nous dépasser
 Qui nous contourne plutôt
 Et grogne comme un chien dans notre dos.
Elle avait les gestes d'une danseuse balinaise pour dérouler le temps
Mais maladroits pourtant
Et elle ne paraissait pas innocente dans les étincelles de pluie à la lueur du jour couchant.

Le 13 décembre 2012

Le plongeur des apparences

Il marchait sur l'eau comme un scaphandrier aux semelles de liège.
Il dansait sur les vagues comme un scaphandrier aux semelles de vent.
Il glissait dans les nuages comme un bathyscaphe d'hélium.
Il tirait les cartes à des déesses sauvages
Dont ses pas étouffaient les soupirs.
Il allait sans retour sur des routes tissées de parfums,
Sur des routes qu'avaient tressées des doutes séculaires.
Il allait sans obstacle comme s'il tombait horizontalement.
Il dépassait parfois des balcons fleuris,
Les portes ouvertes de temples oubliés,
Des murs de pierres crues.
Il allait comme un scaphandrier des apparences
Aux semelles de patins à glace.
Il allait dans l'orange des soirs,
Glissait dans des aurores de givre.

Le 15 décembre 2012

Les précurseurs

Comme une girafe dans un magasin de porcelaine,
Il se sentait toujours trop loin du clavier.
Sur des touches de dentelle, il saisissait des lignes entremêlées
Comme des fils de soie, qu'il colorait de voyelles
Mauves et dorées comme certaines langues orientales.
Comme sur un tam-tam, il grimpait des gammes chromatiques,
Et des sons lointains lui répondaient.
Il les discernait à peine,
Comme les silhouettes imprécises de cyclistes sur une route de montagne
Quand la lueur du jour décline, mais où les phares ne sont encore d'aucun secours,
Ou comme des flotteurs de liège signalent la présence sous-marine de filets.
Tu l'avais connu pendant la Grande Guerre,
Celle qui opposait les équinoxes.
Nous étions toi et moi encore des enfants,
Tu t'en souviens sûrement,
Et nous dessinions des coccinelles en ignorant encore qu'elles étaient carnivores.
Tu dansais alors sur des mots inconnus,
Et la lune pour toi aurait aussi bien pu être un néon,
Ou un pion sur l'unique case d'un échiquier sans fin.
Lui frappait déjà sur des claviers d'ébène des arbres étoilés.

Le 18 décembre 2012

Le paradoxe

Ils disaient que les hommes avaient vécu dans des grottes.

Ils disaient que les hommes avaient vécu dans des sociétés.

La vérité est que les hommes vivent dans un milieu riche en oxygène et en carbone.

Or nous le savons, l'oxygène et le carbone donnent du feu, et non de l'homme.

Le 18 décembre 2012

Le soupçon de l'extérieur

C'est une chose simple,
Une chose comme un nœud coulant de chanvre fin,
Quelque-chose qui coule entre les doigts comme une eau claire,
Ou plutôt comme une huile très pure.
C'est un peu comme une paire de dés,
Et qui s'étend soudain comme une dent de narval,
Comme un phare qui balaierait une route la nuit,
Dans un virage où la végétation dense ferait comme une voûte,
Et dont le rayon lumineux accroîtrait encore cette impression de creux,
Cette impression de vague,
Aux feuilles brillant comme de l'écume.
C'est comme un bruit furtif dans l'ombre,
Et qui se prolongerait par un glissement,
Comme le bruit d'une enveloppe lancée et glissant encore sur une table de bois,
Comme un écran qui s'allumerait soudain la nuit,
Et illuminerait la pièce d'une lumière pâle insuffisante pour discerner quoi que ce soit.
C'est quelque-chose de simple,
Comme l'haleine fumante des bêtes dans le petit matin,
Comme un reflet de lune dans un canal silencieux,
Comme ces bruits qu'on entend dans le silence sans qu'il cesse d'être un silence,
Comme ces instants qui sont toujours passés avant même qu'ils n'adviennent,
Et dont on ressent la nostalgie bien longtemps à l'avance,
Comme le murmure d'un tonnerre répondant à un éclair lointain.
C'est une chose plus simple qu'il n'est aisé de l'expliquer,
Comme des poutres métalliques avant qu'on n'y jette le tablier d'un pont.
C'est un bruit sec et sans raison quand on descend les marches d'un escalier de bois,
Ou le craquement d'une branche de pin sous le soleil quand on ne perçoit aucun vent,
Le cri soudain d'une mouette dans une nuit sans étoile où souffle un vent du large,
Comme une vitre fermée sur un ciel opaque dont on s'étonne qu'elle soit si glacée,
C'est aussi simple que ça.

Le 19 décembre 2012

Au hasard des jours

Souvent une agitation descend
Dans ces jours sans surprise
 Où la pomme du temps semble blette,
Et c'est comme un cirque ambulante
 Où des acrobates danseraient sans discontinuer
 Sur les fils tendus de la nuit.
Alors des mains battent,
Des doigts tombent comme une pluie
 Sur des touches noires et blanches,
 Sur des pavés
 Qui, dit-on, recouvrent des plages,
 Où des vagues roulent et s'écrasent,
 Roulant comme des glaçons sous la langue,
 Des dents massives sous la lune,
Et c'est comme si le souffle des jours et des nuits haletait.
Si loin au-delà des phares sur la mer,
 Au-delà des constellations,
 Après la dernière porte cloutée,
 Au-delà de la flûte aux mille trous,
 Des divisions infinies de l'unique,
Se tient l'ultime coquille de l'instant
 Attendant son bernard-l'ermite.
Alors, pour demain encore sera le jour.

Le 21 décembre 2012

L'Avaleur de sable

Je ne sais rien,
Disait l'Avaleur de sable,
Rien que ce crissement des graviers sous mes pas,
Ces rails d'acier
Qui doivent tout pourtant à leurs lourdes traverses de bois,
Car nous savons que plus dure est la voix que la langue,
Elle aussi plus dure que l'os.
Mon blason, disait l'Avaleur de sable,
Est un chardon bleu et un poisson-lune.
Je ne connais que la Docte Ignorance
Qui sait qu'elle ne sait rien.
Je vais sur des chemins de sable que j'avale,
Lisant l'avenir dans des cartes marines
Et le passé dans les rides des yeux.

Le 22 décembre 2012

Vision

Un pigeon blanc sur une bulle
Tenait la tête penchée.
Des nuages blancs s'étendaient sur les collines,
Ils paraissaient si lourds, au ras de l'horizon,
Que le ciel en prenait l'air léger,
Le bleu sans profondeur d'une idée convenue.
La tête du pigeon aussi paraissait lourde,
Curieuse plus que soucieuse avec ses yeux sur le côté.
Une bulle sous un pigeon avait un air si léger,
Que les boules noires de ses yeux sur le côté
Paraissaient lourdes comme des plombs.
Des nuages de coton se traînaient sur l'horizon,
Lourds comme des plumes mouillées.
Un matelas de plumes épousait la forme des vallons,
Gorgé d'eau et de bulles.

Le 23 décembre 2012

La source des certitudes

Tu serrais sous le bras un cartable d'automne,
Tu sentais sous tes pas résonner des temps immémoriaux,
Bien avant l'invention du fil à sécher le linge,
Avant les cages thoraciques,
Au temps des carapaces,
Tu caressais déjà l'extatique fourrure des plumiers,
Buvant des boissons chaudes et poivrées,
Tu fumais des tabacs plus purs que l'air des montagnes,
Tu sentais parfois la lame d'un remord
Écorcher ta peau comme les roches trempées d'un rivage,
Tu percevais le visage des bois,
Le sillage des couleuvres sous les dais de lumière,
Les cornes de buffles terribles,
La soif des poissons dans les nuages.
Tu étais passé maître dans le maniement de la hache,
Tu tenais à deux mains la lourde scie des décisions.
Même de la lame circulaire et à double tranchant de la logique,
Tes doigts ne craignaient rien.
L'indécidable était pour toi un torrent qu'on enjambe.
Tes bonds étaient déjà comme des poignées de portes
Avant qu'on n'invente les murs.
Tu savais combien il est difficile de trancher des fils au couteau,
Et tu préférais la fourrure à l'armure,
La folle sagesse des bois valait plus pour toi
Que la lourde fragilité de la fonte,
Et les yeux hallucinés des bêtes
Te semblaient la plus sûre des sources.

Le 24 décembre 2012

L'une après l'autre

Parfois, comme une flaque d'huile,
Le temps s'étale.
C'est le cas des heures de jour en hiver.
Il y en a si peu pour emplir une journée entière,
Qu'elles s'étirent démesurément.
Quand vient la nuit, bien sûr, c'est le contraire.
Les heures se précipitent.
Elles sont si nombreuses à devoir toutes passer
Les unes après les autres !

Le 26 décembre 2012

Éclairage urbain

Les lampes au sodium
Qui s'allument le soir sur le ciel indigo,
Ont une saveur de sang,
Un goût de terre orange et de sable de Mars.
Les Romains auraient aimé éclairer ainsi leurs arènes,
De terre sanguine,
 Sous l'indigo du ciel.
Sous le ciel indigo,
Les murs et l'horizon prennent des tons de sang d'insecte
Quand la noire chevelure des étoiles se dénoue à peine
Comme une voûte criblée de mille trous
D'où s'écoule le jour,
 Teintée de sang,
Sur le sable des arènes,
Sur les murs de pierres crues des vestiges romains.

Le 26 décembre 2012

Le désordre du ciel

Le désordre du ciel est réjouissant,
Bien plus qu'un bleu sans relief.
Le désordre grandit le ciel.
La profusion des fraises des bois
Qui tombent chaque année de leur calice
Sans que personne ne se demande où elles vont,
Est aussi chose admirable ;
De même, les étincelles galactiques qui éclatent dans le cosmos.
La hulotte chassant la nuit et la roussette aveugle
Savent la relativité du noir.
Connais-tu l'histoire de ce cavalier
Parti un jour chercher l'infime coupe
Qui contient l'univers infini,
Comme un voilier dans une bouteille,
Ou une crèche minuscule dans un pot de porcelaine ?
On a entendu parler d'un moulin à poivre magique,
Qui recueillait toutes les graines qui se détachent
De leur calice sans que nul ne sache où elles vont ;
Et de cœlacanthes oubliés sous les îles de la Lune.
On crut aussi en des bêtes monstrueuses,
Le requin à dent de tigre, le chameau à deux bosses,
L'ornithorynque, le colibri, le rat de mer,
Le bœuf musqué et le bison à dent de sanglier,
Et qui cessaient d'être des monstres
Sitôt qu'on leur donnait des noms.
On crut en une princesse sur une lune lointaine
Qui voulut tuer le temps pour porter les enfants de la nuit ;
À des marins grecs partis chercher de l'ambre
Dans les hautes mers du Grand-Nord ;
Des résines devenues pierres parmi les pierres,
Pour que les demoiselles d'Avignon

Et de Marseille les portent sur leur peau.
On crut voir des hommes bleus dans des îles glacées de brumes,
Et dans des oasis torrides.
On crut voir des hommes rouges,
Et l'on chercha des hommes droits.
Même les pluies contèrent des histoires de vieilles femmes,
Et l'on perça pourtant des mystères,
Celui du marteau et du burin,
Et celui de l'emporte-pièce ;
Ou le simple mystère de la lune dans l'eau.

Le 27 décembre 2012

Prémonition du printemps

Il se demandait si,
Comme celles de la nature,
Les lois de la pensée
N'ont pas quelque correspondance
Avec celles des mathématiques.
Il s'interrogeait sur la transparence de l'eau,
Et les rêves de poissons monotones ;
Sur la transparence des codes hexadécimaux,
Et la pureté des sources.
Ses doutes étaient comme des fourchettes
Plantées dans des chairs fumantes et parfumées.
Il rêvait de poissons dansant
Dans des courants monotones,
De grands bancs de poissons nonchalants
Et glacés comme une aube de mars.
Il rêvait de planctons transparents
Cernés par la glace des pôles.
Il prenait les pôles pour axe de sa pensée,
S'inclinant avec les saisons
Comme un roseau pensant,
Comme des algues transparentes
Où vont des poissons rêveurs
Sous les yeux de pieuvres câlines.
Comme un pêcheur attentif
Qui emboîte ses cannes,
Il voulait lancer loin le fil de sa pensée,
Serrant à deux mains
Le moulinet d'un temps récursif,
Cherchant à s'éveiller
Sans sortir du sommeil,
Aveugle à l'obscurité

Que l'atmosphère masque,
Il se demandait si,
Comme celles des mathématiques,
Les lois de la pensée
N'ont pas quelque correspondance
Avec les propriétés mécaniques des matériaux.
Il s'interrogeait sur l'opacité
De ciels limpides,
Des yeux ronds de poissons somnambules,
Il s'interrogeait sur l'encre des pieuvres,
Sur les eaux boueuses des dégels.

Le 28 décembre 2012

Poème à mâcher lentement

Ils adoraient un dieu obscur,
Ils rêvaient d'un royaume des ombres,
Avec un ciel de nuages bleus
Et des nébulosités de cendre,
De mercure et d'argent.
Ils rêvaient de sombres douceurs,
De vapeurs qui les protégeraient de soleils cuivrés,
De nuées qui retiendraient la buée des matins
Et la vapeur de nuits tièdes.
Ils rêvaient de l'humidité des jardins
Et de l'ombre des cours,
De l'odeur des moisissures et des plantes grimpantes,
Leurs légendes parlaient de couleuvres à corps de femmes,
De démons à têtes d'ours,
De flûtes taillées dans des roseaux,
Et de marais aux lames profondes.
Ils adoraient des déesses pleurant
Sous des torches tremblantes.

Le 29 décembre 2012

La voyante

Il tira la troisième carte,
C'était le valet de chariot.
Il tira la deuxième suivante : le gitan.
Il en passa cinq : la reine de sable.
Puis revint à trois et en tira deux d'un coup :
Le sept de palme et l'aiguiser d'épées.
« Je prédis la fin du monde », dit la voyante,
« D'ici la nuit des temps. »
« La fin dure souvent plus longtemps
Que tout ce qui la précède », ajouta-t-elle.
« Consultons les astres qui ne sont pas pressés. »
Elle possédait un ciel entier à sa fenêtre.
Elle tira le rideau sur la constellation du Revolver
Au sud en milieu de ciel.
« Je n'ai jamais vu de tels astres »
Dit-il fâché à la voyante.
« Je ne crois pas à ces foutaises :
On voit ou l'on ne voit pas »
« Et vous, que voyez-vous ? » Lui cria-t-elle.
« Les visions que font lever une suite de signes,
Comme des chiens parmi les joncs
Font lever les canards, dit-il. »
La voyante avait dénoué le foulard indien qui retenait ses cheveux,
Et sa peau était devenue noire.
Elle frappait maintenant sur la peau d'un tambour.
Elle psalmodiait, les yeux aveugles :
« L'immobilité de la vision ne suffit pas.
Les images, d'abord, doivent s'entendre.
Tu dois d'abord apprendre à danser
Sur les coups comptés de la lumière. »
Ses mains s'agitaient comme ses pieds sur la terre battue,

Dévoilant ses chevilles nerveuses,
Et les mouvements de sa tête
Faisaient danser ses cheveux défaits.
Il comprit alors que leur fixité tenait
À un défilement trop rapide des images
Et qu'il pourrait les découper à l'infini.
D'une main tremblante,
Il trancha d'abord la tête hirsute du sommeil,
Mordit le vent à pleines dents,
Sortit dans la nuit
Dont le ciel demeurerait découpé par des orbes nouvelles.
Il jeta dans le feu des herbes odorantes
Dont il crut un instant que le crépitement
Était celui des astres.

Le 31 décembre 2012

La question

Aussi profonde qu'un miaulement,
Mais aussi luisante qu'une lune,
Et autant qu'elle, cernée de nuit,
Je vois passer ma question sur les toits.
Ma question éclaire le ciel,
Elle le bleuit jusqu'aux lointaines montagnes,
Blanches sous leurs bandes de brume,
Ma question ne se pose pas.
Elle s'élève plutôt,
Hissée par son point d'interrogation
Qui monte le ton et le laisse en suspens.
Ma question est accrochée au zénith,
Sur des campagnes et des chantiers
Qui tentent bruyamment de lui porter réponse,
Sur les criées aux poissons
Et au sortir des tunnels ferroviaires.
Elle ne se pose pas, elle s'élance,
Par-delà tous les champs de gravité,
Au-delà des plus fixes étoiles,
Ma question,
Toi et moi,
Où sommes-nous, toi et moi ?

Le 2 janvier 2013

Horizons

Au début, le désir de vie créa le monde ; il créa l'œil rond du réel, la sphère de la source vive.

Au début, le désir de vie créa le réel dans l'œil vivant du monde, à la source de l'eau de feu.

Et il se donna la surface où se mirer ; et il se donna une infinité de surfaces ; et de leurs reflets, il créa l'espace et le temps.

Il vêtit sa force du miroitement des étoiles, il porta le manteau clouté de la nuit jusque dans la nudité du jour fulgurant.

Puis il dansa comme le Seigneur des Eaux Mêlées sur la carapace ronde de la tortue Kûrma, et les vivants surent qu'elle était vide au bruit sourd de ses pas.

Toi qui ne saurais voir si tu n'avais créé la vision, la profondeur de la surface ; moi qui ne saurais te voir, si tu n'étais pas moi ; nous, l'innombrable un.

La douce pelure du jour, le sourire fugace de la fleur de pavot.

Le regard errant des étranges chameaux du destin, les cavaliers sans monture qui montrent la lune aux passagers du vent, l'encre et la plume qui écrivent les yeux fermés.

Comment le monde peut-il être entier dans la balle multicolore d'une petite fille quand elle lui échappe des mains pour rouler aveugle dans les escaliers d'une rue en pente ?

Ou quand tu t'éveilles tout entier à la gravité de tes rêves ?

Tu te souviens d'un temps, bien avant la création du monde, où le chant n'avait pas encore inventé l'oiseau, ni la fontaine.

Et tu te dis pourtant que la grandeur n'est qu'un produit de la mesure, car devant le crâne des bœufs, toujours est la charrue ; toujours l'étrave ouvre la mer.

Dans les montagnes glacées, les chameliers fument des herbes étranges, et leurs songes troubleraient les hautes cimes sous la lune si elles ne préféraient un sommeil sans rêve.

Et toujours des princes se font mendiants pour qu'aucun palais idéal ne leur cache les étoiles. Ils se font caravaniers ou marins pour parler fort la nuit en des langues titubantes.

Avant, bien avant, avant tout commencement, avant le début, avant le temps, en ce point précis où toute pensée s'efface comme une balle dévale des escaliers.

Dans cet avant définitif, ce devant qu'ouvre le soc ou l'étrave ; un horizon comme le fil d'une lame, comme une langue de feu ; comme des ciels parlant une langue de feu.

Traçant des horizons comme un rasoir devant l'iris du monde, comme l'archet d'un violon qui guiderait, aveugles, les grands cargos dans la nuit où des princes se font matelots ; ou des marins se font bercer sur des mers de mercure.

C'était il y a longtemps, dans un toujours devant qui n'a jamais connu d'après, dans le déséquilibre de la marche, sur le fil du rasoir de l'instant.

C'était en cet avant de la terre céleste, où la vie métallique est encore la toupie d'un enfant ; et les mots que battent le briquet ont encore la puissance du souffle.

C'était à l'aube de tous les jours sur des banquises de roches ; où des icebergs de lumière se renversent sur la fragile rétine des vivants.

Le 29 janvier 2012

Versions : De sable et de vent.1 nov 2014

Version HTML http://jdepetris.free.fr/Livres/de_sable/

Version PDF (330 Ko)

Version ODT (27 Ko)

La version HTML est complétée de trois poèmes photographiques :

Prémonition du silence

La dialectique des songes

Quand je dis que c'est vrai

Extraits publiés ailleurs :

Horizons dans Zazie, [Somnium Digitale](#) : 15 years of surrealist digital artworks by Zazie, with texts by K. J. Bogartte, P. Petiot, J-P. Depetris, F. Laugier, W. den Broeder.

Vision et L'une après l'autre dans [Vocatif](#)

Les heures creuses, Le plongeur des apparences, Les précurseurs, Au hasard des jours, L'Avaleur de sable, Éclairage urbain, dans [Lithaire](#) 2013

© Jean-Pierre Depétris, hiver 2012 - 2013, hiver 2014

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : http://jdepetris.free.fr/Livres/de_sable/